

La guérilla de frontière : origines et permanence. 1re partie

Autor(en): **Richardot, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **141 (1996)**

Heft 9

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-345688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guérilla de frontière : origines et permanence (1)

Par Philippe Richardot

La guérilla de frontière se caractérise par la faiblesse des effectifs engagés et sa durée endémique. De faible intensité, elle confine à la guerre permanente. Forme originelle de la guerre, elle persiste et même prospère aujourd'hui. L'éclatement des empires coloniaux depuis 1945 et celui du monde communiste depuis 1989 a réveillé des antagonismes séculaires. La guérilla de frontière, compte tenu des moyens et des objectifs limités des antagonistes, est actuellement la forme de guerre la plus présente : guerres dans le Caucase, en ex-Yougoslavie, tensions israélo-palestiniennes... La problématique de ce genre de conflit est néanmoins ancienne.

La Bible donne d'innombrables exemples de querelles tribales dont l'enjeu est un point d'eau, une vallée fertile, quelques têtes de bétail, une femme... La Grèce et la Rome primitives connaissaient les mêmes motifs de guerre. La fronde, l'arc et le javelot plus que l'épée constituait l'armement de ces petites guerres de voisinage. La bataille était rare, le pillage tenait lieu de but et de stratégie. La surprise ou le duel concerté constituaient la tactique, en conséquence les meilleurs combattants avaient alors un nom : Da-

vid contre Goliath, Achille contre Hector, Les Horace contre les Curiace. Enjeux limités, moyens limités, durée illimitée, la guerre n'était pas éloignée de la vendetta ou de l'activité saisonnière. Les *rezzous* des Touaregs sahariens ont longtemps menacé les villages de l'Atlas : lutte séculaire entre nomades pillards et paysans sédentaires retranchés dans leurs *ksours*. Les Germains se flattaient de border leur territoire par un véritable *no man's land* dont l'étendue était égale à la crainte qu'ils suscitaient : parade absolue contre la guerre permanente.

Dans l'Etat romain

Du point de vue de l'Etat romain, organisé et universel, la guérilla de frontière s'est manifestée en deux phases. Dans la phase conquérante, les légions ont dû affronter des barbares qui refusaient le combat frontal : paradoxalement c'est eux qui demandèrent le plus de temps. Alors qu'il avait fallu une dizaine d'années à César pour mater les Gaules en de sanglantes batailles, deux cents ans avaient été nécessaires à Rome pour qu'enfin l'empereur Auguste puisse se déclarer maître du passage des Alpes cot-

tiennes entre la province de Narbonnaise et l'Italie : le Trophée de la Turbie témoigne de la satisfaction de l'orgueil romain. Ainsi, les bergers des Alpes cotiennes, contre lesquels aucune grande bataille n'est mentionnée, ont tenu plus longtemps que les farouches Gaulois soumis une soixantaine d'années auparavant. Rome avait connu des problèmes similaires dans la conquête de la péninsule ibérique, près de deux siècles de guérilla.

La première leçon de ce style de conflit est qu'une armée régulière, faite pour la bataille rangée, s'adapte difficilement à la fluidité du combat de partisans. La légion, contre les bandes ibères, frappait soit trop fort de tous ses effectifs (4000-6000 hommes), soit pas assez avec des manipules de 120 hommes. Soit les Romains ne pouvaient pas poursuivre un ennemi mobile, soit ils étaient anéantis dans des patrouilles ou des garnisons pas assez nombreuses. La création de la cohorte (environ 500 hommes) inventée au cours de la conquête des Espagnes permettait de combler ce vide tactique.

Rome, dans une deuxième phase, défensive cette fois, fut confrontée à la guérilla de frontière. Cette

frontière, calée sur le Rhin, le Danube et l'Euphrate, fut mobile au cours des quatre siècles de l'Empire, alternant progrès et reculs. La défense des marches variait selon le terrain et la menace.

Le *limes* ou marche-frontière, organisée sur une coupure, alignait le long d'une rocade camps tournés vers l'intervention et fortins de surveillance. Les ouvrages fortifiés continus tels les murs d'Hadrien au Nord de la (Grande-) Bretagne, puis son doublet celui d'Antonin, étaient rares et symboliques de la puissance romaine. La palissade fossoyée du *limes* germano-rhétique, éphémère conquête au-delà du Rhin et du Danube, servait de limite opérationnelle à une époque où la cartographie était embryonnaire. Les murets de pierre d'Afrique du Nord, *clausurae* d'une trentaine de km, imposaient des limites aux trousseaux des nomades mauresques plus qu'ils ne contenaient leurs raids sporadiques. La construction de villes autour des camps légionnaires prolongeait dans le domaine civil la présence de Rome.

Colonisation des marges par une chaîne urbaine, sécurité basée sur l'intervention en avant : telles étaient les bases de la *Pax romana* aux I^{er}-III^e siècles. Les légions n'étaient que rarement utilisées à leur total dans les opérations de maintien de l'ordre : des *uexillationes* ou détachements formaient un corps expéditionnaire. Les grandes unités perdi-



Soldat romain et barbare.

rent l'habitude des grandes manœuvres. L'armée de 300 000 hommes, mêlant autant de légionnaires que d'auxiliaires, devint une force de sécurité, supérieure tactiquement mais, coincée par la distance et le manque d'effectifs, stratégiquement incapable de combler les brèches d'une invasion en règle.

Dans la deuxième moitié du III^e siècle, la guérilla de frontière se mua en raids profonds de quelques milliers de Goths et de Francs, parallèlement à l'offensive organisée de l'Empire perse. Les routes de la paix romaine devinrent les voies naturelles de l'invasion et les villes, sans garnisons ni murailles, des points de passages obligés. L'empereur Dèce et l'armée romaine furent anéantis par les

Goths en 268. Pour affronter la double menace de la guérilla frontalière et de la bataille rangée, l'armée romaine au IV^e siècle développa, à l'initiative de Constantin, une organisation bipartite.

La garde des frontières était désormais commise aux recrues de seconde catégorie, les *limitanei*, dispersés dans des fortins de hauteur. Ces fortifications, établies aux coupures, dressaient un dispositif de filtrage échelonné sur près de 150 km de profondeur dans le secteur rhénan. Les villes y compris Rome avaient été fortifiées depuis la période 260-280. Elles devenaient les lieux de garnison des troupes de réaction rapide, les *comitatenses*, situées à plus de 200 km de la frontière. La lé-



Le relief de ce sarcophage semble rappeler que, dans la légion, la cavalerie est au service des fantassins.

gion devenait une structure d'un millier de soldats. Rome sacrifiait la puissance tactique à une hypothétique mobilité stratégique. Le retard des troupes de réaction sacrifiait les régions frontalières mais l'hinterland était globalement protégé.

Néanmoins, à toute époque, les Romains ont su mener des raids de représailles en territoire barbare et même y installer des forts. Invariablement les barbares répondaient par le vide et l'embuscade : trois légions furent détruites par les Germains à Teutoburg en 9 ap. J.-C. Plus souvent ils demandaient la paix et s'engageaient provisoirement à servir d'État-tampon protégeant la frontière impériale. Des ponts permanents sur le Rhin et le Danube facilitaient les représailles en même temps que des flottes fluviales gardaient la capacité de refou-

ler les pirogues barbares. Au IV^e siècle, le mur d'Hadrien en Bretagne n'avait plus aucune efficacité militaire contre les Pictes et les Scots. Seuls les *comitatenses* venus de Gaule pouvaient rétablir l'ordre. La dispersion des forces, compliquée par la bipartition de l'Empire et par la multiplicité de l'agression causa un nouveau désastre militaire. A Andrinople, en 378, l'empereur romain d'Orient et son armée furent anéantis par les Goths. Incapables de vaincre les Goths en bataille rangée, les Romains furent réduits à la guérilla puis à la négociation. La barbarisation de l'armée, plus que la division organique de l'armée, emporta l'Empire. Après la chute de l'Empire en 476, certaines unités frontalières du Rhin et du Haut-Danube continuèrent d'exister de façon autonome et de protéger localement leur secteur.

Rome donne l'exemple classique d'un Empire affrontant une guérilla de frontière permanente qui, sporadiquement, se transforme en bataille d'envergure. Le passage de l'une à l'autre ne va pas sans problèmes, car il demande une refonte de l'outil militaire. Une observation générale peut être faite sur un demi-millénaire d'expérience de contre-guérilla romaine. Le fractionnement des effectifs et la simplification de l'armement résultent inévitablement d'une guérilla frontalière constante. Il en découle un réel affaiblissement d'une armée organisée. Parallèlement, les irréguliers se renforcent tactiquement en imitant leur ennemi plus structuré et mieux armé. Le *limes*, système de défense linéaire, s'est montré efficace pendant trois siècles. Il a laissé des traces dans l'imaginaire contemporain et l'on verra comment il sera adapté au XX^e siècle à la guérilla de frontière.

Byzance

Byzance hérita de l'armée romaine et développa au VII^e siècle un nouveau concept défensif pour contrer les incursions arabes en Asie Mineure. Le territoire était divisé en *thèmes* ou provinces militaires commandées chacune par un *strategos* autonome. Le *strategos* disposait d'une garde personnelle de cavaliers porte-épées, les *spatharioi*, divisés en centaines pour un maximum de 600 combattants. La troupe était

constituée de paysans-soldats qui devaient le service des armes contre une terre héréditaire et s'armaient à leur frais.

Les plus pauvres possédaient un arc, un coutelas et une hache. Les plus riches servaient dans la cavalerie et possédaient une armure complète et servants. Une catégorie plus élevée de propriétaires terriens, les *akritai*, sorte de féodaux, disposaient des fortifications de l'Etat et d'une troupe personnelle. Les effectifs des thèmes variaient entre 4000 et 15 000 hommes fractionnables en unités de 1000, 5000, 10 000 combattants. En attachant le défenseur à la terre pour laquelle il combattait, l'Etat byzantin économisait sur l'entretien et l'armement des troupes, compensant l'instruction par la motivation mais devenait inapte à livrer des batailles rangées et créait des principautés militaires.

A partir du X^e siècle, Byzance en revint aux mercenaires. Lorsqu'aux XII^e-XIII^e siècles les chevaliers teutoniques furent appelés par le roi de Hongrie puis par le duc polonais de Mazovie pour protéger leurs frontières des raids païens, ils développèrent une stratégie comparable. Les moines-chevaliers construisirent des forts de bois et de pierre d'où rayonnaient leurs patrouilles de cavalerie. La colonisation des marches par des paysans allemands soumis à une instruction et un service militaire habillait le réseau fortifié. Une élite de combattants montés, des fortifications, une piétaille motivée à défendre sa terre : le système fut efficace et appuya la conquête de la Prusse.

Longtemps, la sécurité du royaume franc de Jérusalem reposa sur les ordres militaires et leur réseau de fortifications. Patrouilles de

chevaliers appuyées d'auxiliaires montés, les *turcopolles*, suffisaient en temps ordinaire à protéger les pèlerins des brigands. En cas de crise majeure, face aux redoutables armées musulmanes, les faibles effectifs chrétiens s'enfermaient dans de puissantes enceintes comme le Krak des Chevaliers, attendant les renforts d'une nouvelle croisade. L'absence d'une colonisation civile nombreuse minait les espoirs chrétiens en Terre Sainte.

La conquête de l'Ouest américain après 1865 reposa sur de faibles effectifs de cavalerie, quelques forts et surtout une colonisation massive. A des époques diverses dans des configurations très éloignées, le plus sûr moyen de sécuriser une frontière instable reste sa colonisation.

(A suivre)

P. R.

Vite et droit au but avec



Boussoles de marche et de visée

– compactes, légères – pour
conditions les plus extrêmes.

Selon fonctions de Fr. 46.– à Fr. 135.–
dans les bons magasins de sport/optique

102/2
RECTA SA, rue du Viaduc 3, 2501 Biel/Bienne